

Jean-Yves Cadoret

B.

(extraits)

Mis en ligne le 16 mars 2016  
Dernière mise à jour le 5 février 2018

## B.

*Seuls, mythes et signes sont la secrète obligation de ce monde.*

Marcel Lecomte

J'ai vécu dans cette ville et l'ai aimée, mais sans doute moins de la connaître – j'en connais si peu – que d'avoir reconnu qu'elle était parcourue de fantômes. Je les croise encore, longtemps après l'avoir quittée, qui me la redonnent égale aux temps de ma jeunesse avide de mettre du sens sur les images. Voici Edgar P. Jacobs, le père de Blake et Mortimer, envoyant sous pli très urgent un plan façon *S.O.S. Météores* à un journaliste venu l'interviewer pour qu'il ne se perde pas sur la route de sa demeure du Bois des Pauvres – quitter le Ring avant Waterloo, traverser la Chaussée de Louvain (la neuve), tourner à droite devant Le Messenger de Bruxelles (annotation en rouge : « café incendié »)... puis lui racontant comment, une nuit qu'il revenait de Bruxelles avec sa femme « sous une lune étrange, comme brouillée, par le célèbre Chemin Creux » de Waterloo, ils avaient cru entendre le « Petit tambour » de la bataille perdue. Ou à deux pas, à La Hulpe, en bordure de la forêt de Soignes, au printemps 1918, à l'époque où « les antiques sablonnières des coteaux de Senne étalaient encore le sable merveilleusement pâle que les géologues appellent le bruxellien du tertiaire » (Marie-Thérèse Bodart), Marcel Lecomte faisant les deux rencontres qui allaient décider de sa vie : Clément Pansaers, dadaïste à monocle bientôt auteur du *Pan-pan au cul du nu nègre* :

*Au oui opposer un non – extraire du non-sens, ainsi, le sens... Pan – détonne le silence – silence. De mica est le silence. Le moi, nu, est élastique – l'impossible rabattu dans la possibilité – le moi est le sens, réalisant les probabilités.*

qui l'initie à Tchouang-tseu, et une jeune et jolie cavalière allemande, la Fr. des textes du *Suspens*, qui le fait toucher au « plan délicat » de la féminité.

Marcel Lecomte qui, dans ses récits, ne parle jamais de Bruxelles, mais de B., élargissant ainsi, peut-être involontairement, la capitale à son pays. Je ne vois là ni coquetterie littéraire, ni goût puéril de la dissimulation, mais une façon de dire que la ville écrite est autre, infiniment plus complexe, que la tache aux tentacules oranges signalée sur les cartes. C'est d'ailleurs en vain que j'ai cherché mention de l'Avenue Churchill, au numéro 8 de laquelle Marcel Lecomte habita pourtant une mansarde jusqu'à sa mort, le 19 novembre 1966, dans le plan-guide que j'utilisais à Bruxelles (n°44 des Cartes et guides Girault Gilbert, sans date) : entre la rue Christine et la rue de la Cible, il n'y a plus rien<sup>1</sup>.

31 janvier 2005

<sup>1</sup> Bruxelles est certes une ville dont le visage varie sans cesse, mais pas au point de rayer l'Avenue Churchill de sa carte – pour peu que cette carte aille un peu plus au sud de l'Abbaye de la Cambre, à laquelle s'arrête le plan-guide évoqué dans le texte... [mars 2016]

# BRUXELLES, BELGIQUE

août 1976 – octobre 1977

23, RUE BODUOGNAT  
1040 – BRUXELLES  
BELGIQUE

C'est une maison de briques dont la façade étroite donne sur un square romantique, plein de jets d'eau et de Velléda. La porte s'orne d'une poignée de bronze, figurant quelque seigneur de la savane, et s'ouvre sur un escalier sombre, de marbre d'abord, puis s'appauvrissant à mesure qu'on monte vers les chambres louées en meublé. Au troisième, entre une cheminée de marbre rose et un dessus de lit en polyvinyle, une aquarelle et une fiasque – vide – de Valpolicella (la logeuse est italienne), vit un monsieur tiré à quatre épingles, long et taciturne. Il porte alliance mais se comporte comme un jeune homme : il écrit des poèmes à l'absente, fréquente les cinémas de quartier et, à l'heure du thé, épluche *Le Monde* aux terrasses des tavernes de Saint-Josse.

27 août 1976

*Bruxelles en quartiers*, revue *Francophonie vivante*  
mars-juin 2016

*Sans écouter le matin,  
je vais réduisant l'espace  
de mes deux mains immobiles ;  
je cache ma part de ciel  
sous la flamme de corail,  
et dans le bruit des marées,  
je porte ce peu de sable  
dont l'univers est le jeu.*

Géo Libbrecht

Me voici pareillement nu dans le matin radieux de Bruxelles, que je restitue inexplicablement à une Bretagne idéale : ajoncs, vasières, bruits de mer dans le noir. Tout m'est apparence : les squares déserts, bruissant de fontaines, le carillon de la cathédrale Saint-Michel, *Tu t'en vas* au transistor d'une pâtisserie où je viens d'acheter un éclair moka... J'avance à tâtons dans une ville mouvante, moins proche de moi par ses ressemblances que par ce que j'en imagine.

Ce soir, lorsque le soleil ouessant se couchera derrière la Colonne du Congrès et que les réverbères passeront insensiblement du saumon à l'orange, comme sur les criées bigoudènes, je confondrai avec des oiseaux de mer les pigeons qui coiffent les statues, gardiens de cette « paix des dundees » dont parlait récemment Xavier Grall (dommage que ses textes ne soient pas à la hauteur de leurs titres). Et dimanche prochain, je retrouverai sur l'Yser le goût violent des ports. Dans une débauche de gris liquides, le jour déclinera sur la plage où se dandinent les mouettes, je regarderai s'éloigner les dernières longues filles pâles, bientôt terrassé de souvenirs qui s'étirent, enflent et éclatent, flot de mots. Je rentrerai parmi les feuilles déjà mortes, dans une pluie d'automne traversée de gares mouillées et de salles de cinéma roses, passager distrait porteur d'un pays lointain et fort.

Ainsi, quelque chose naît du chaos : bribes et phrases soudain s'assemblent, s'alignent selon une logique implacable. Au jeu du réel et du réel transfiguré par le temps, dont je suis malgré moi l'échiquier, pareil à l'enfant demiurge qui hurle au loup, les atomes s'emballent, un objet – l'écriture – s'organise, le silence prend forme (silence entre deux silences, couteau saisi dans son désir de forme audible).

Sable repris à la mer, vie sous la mer, l'univers se tient dans mon amour.

30 août 1976

Lundi matin ténébreux, avec des façons de tempête. Concert du vent dans les rues désertes, entre les églises noires et les magasins fermés. Je traverse des boulevards boulonnais ou roscovites, et, sans trop d'effort, inonde de travail marin mon bureau climatisé : odeurs de mazout et de goudron, haubans sonores, amertume venue des boutiques huîtres du Quai au bois à brûler... Puis l'averse, suivie de bleus lavés (Bruxelles, qui fut un port de mer, en a gardé le ciel capricieux), et le soir immobile, parfums de chocolat et de feuilles mortes, très froid, comme si la ville avait basculé d'un coup dans l'hiver.



Elle devient alors un lieu privilégié de l'écriture, à qui prêter facilement des charmes austères. Le saxophone distillé dans les stations de métro, la pâle Euterpe du square Marie-Louise et les vieilles gens bon enfant qu'on croise et qu'on sent à la fois ouvertes et pusillanimes, participent de la même théophanie. Ville peu férue de monstres, et pourtant imaginative, mêlant la crainte de l'inconnu (*Amoenitates Belgicae* !) à la passion baroque, maya, du plein, où se perdre sans risque.

Trouverai-je ma place dans le lancinant tumulte de ses formes ?

*13 septembre 1976*

*Bruxelles en quartiers, revue Francophonie vivante  
mars-juin 2016*

Le parfum du cacao Côte d'Or qui baigne la gare du Midi, les galeries déjà apprêtées pour les fêtes, aux vitrines desquelles les passantes s'assurent machinalement de leur beauté, la statuaire des parcs, bric-à-brac nouille, colonial ou extatique... Tout t'est donné dans cette ville où tu as désormais tes habitudes : à la sortie du cinéma, où l'actualité, pour tes souvenirs et tes rêves, se résume aux jeux écossais de Braemar et à la ville morte de Calico, dans le désert de Mojave, tu ne t'étonnes plus de ce café où dansent précautionneusement de vieux couples, de l'échafaudage de cristal des immeubles européens suspendus au-dessus de la frise pointue des façades flamandes du square Marie-Louise, ni de l'air benoît des promeneurs canins d'avant minuit.

Tu te sens seul pourtant dans le labeur du soir, la tête aux nostalgies méditerranéennes de Martine Cadieu :

*Je t'ai donné mon enfance,  
Les fêtes tristes, fantasques, obstinées  
Sous les platanes  
Dans l'oasis des places à fontaines*

et, à la recherche de quel désir ? ton regard ne rencontre qu'un visage publicitaire vantant les joies de la Bénédictine.

*3 novembre 1976*

## LETTRE D'UN EUROCRATE

A la gare Montparnasse, je frémis. Mon pays, c'est déjà toi le courant d'air des escalators, l'insolence des graffiti, le violoniste brouillon, les filles rondes, peaux lumineuses, vestes irlandaises, c'est toi et j'allais t'oublier, dans ma netteté et mes certitudes européennes, la tête bourdonnant encore des vanités du T.E.E. et de ses pantins sinistres, acharnés à détailler leurs comptes de (pertes et) profits, c'est toi, silencieux, et j'allais perdre jusqu'au goût de tes trains de nuit, mon pays jamais atteint, plein d'oiseaux de passage et de navires aux noms de saints cent fois rebaptisés, perdus dans des guerres anciennes, échoués sur des îles lointaines, mazoutés, vendus enfin sur un marché d'esclaves.

Tes enfants sont à ton image, ils ne ressemblent qu'à leurs souvenirs. Et je me surprends à rêver qu'un jour les trains qui me ramènent vers toi ne seront plus condamnés au tapage des appelés, ivres de bière allemande.

*7 janvier 1977*

Lettre envoyée au journal *Le Monde* (qui ne l'a pas publiée),  
suite à un échange de correspondance assez tendu avec François Grosrichard,  
alors responsable de la rubrique régions.



## SANS TITRE

tu pénètres dans un cristal sombre et  
tu n'en sais les miroirs ni le système  
pays bleu et hostile

où tes pas résonnent tes pas résonnent  
où ta voix déchaîne une mer fossile  
(ce pays est l'histoire

*rouge ton amour dans l'hiver d'un parc*  
d'une blessure jamais refermée)  
et d'où tu reviens

exsangue bienheureux pourtant que  
la neige t'éblouisse et te prépare  
à des meurtres superbes

A la façon de Ponge (sans plus ni moins d'humilité), et pour illustrer ma poétique newtonienne du six, je voudrais poser ici les principaux jalons de la « fabrique » de ce poème – qui n'est pas indifféremment sans titre.

Au commencement, il y eut deux bonheurs d'expression de Durrell (traduit par le poète Jean-René Major) accrochés dans *Disparition d'un point de repère*, un texte au demeurant assez pompier qui relate son arrivée à corfou :

[entrer en Grèce est comme] *pénétrer dans un cristal sombre*, et :

[les vestiges d'une aristocratie vénitienne... qui accomplit des miracles extraordinaires... des fêtes, des tempêtes, des naissances, des morts et] *des superbes meurtres*.

Dans mon esprit du moment, occupé par la leçon inaugurale de Barthes au Collège de France et la relecture des *Elégies de Duino* à la lumière de Jouanard et de Jaccottet, ces deux « fragments » me sont apparus comme une parabole limpide à la fois de l'entrée en écriture et de l'acte d'écrire, et je sus immédiatement que j'allais me les approprier.

L'exaltation retomba assez vite : cette intuition d'un poème à venir n'ouvrait sur rien. Il me fallut alors l'enfermer dans une forme fixe (j'ai conscience que c'est une facilité). Je choisis le cadre utilisé pour deux travaux récents sur le thème de l'homme démiurge (*Un animal habitait les ruines* et *Sur une île au milieu des douleurs*), nés et menés à terme dans des conditions semblables : une phrase unique de quatre tercets 10-10-6.

Le premier vers serait :

TU PENETRES DANS UN CRISTAL SOMBRE ET

et le dernier :

A DES MEURTRES SUPERBES

J'attendis, habité par mon projet, un jour, deux, une semaine. En vain, semblait-il.

Hier, second tremplin d'une série de coïncidences par lesquelles se rouvrit en moi une fissure familière : Bruxelles sous la neige (*Augustin* continuait de vivre en moi, je le savais depuis la troublante scène du parc dans le *Servant* de Losey – ce que j'appelle « le sentiment de l'hiver », qui approfondit les distances et crée un dédoublement propice à l'écriture, et qui porte des livres aussi différents que *Le grand Meaulnes* et *Les enfants terribles*, j'en trouve la manifestation bien avant le chapitre de la neige dans *Augustin*, par exemple dans ce poème antédiluvien qu'est *Châle bleu et foulard rouge* :

*Cœur en écharpe  
Foulard rouge du sang  
Et châle bleu du ciel  
Sur la neige*

...

*L'osier tremble sous la neige  
Ô qui dira la tristesse de la neige  
Sur la cité*

...

*Signer de mon sang sur la neige  
Sur le ciel bleu sur la cité  
Et naître un jour pour mille ans...)*

et Maria, l'étudiante en architecture de Moscou qui, dans *La chrysalide* d'Aïcha Lemsine, dépucèle Mouloud et lui « fait aimer toutes les femmes » - naturellement associée à mon aventure danoise, que je magnifie peut-être pour cacher le sentiment que j'ai parfois de l'immense gâchis de ma vie affective, cette insensibilité dont souffrait samedi M., souvenir fulgurant de son duffle-coat rouge entre les haies coupantes du square Maurepas :

ROUGE TON AMOUR DANS L'HIVER D'UN PARC

que ravivait encore ce matin la photo du journal intitulée « La neige au Petit Sablon »,



M. dont j'imagine les anciens amants, bons, secrets, fragiles, et leurs doigts sur la guitare refaisant brassensement le monde, et que j'imagine les aimant pour leurs faiblesses et leurs limites...

L'émotion – la douleur ? faisait jaillir et se confondre les images. Le vers :

D'UNE BLESSURE JAMAIS REFERMEE

dirait en même temps cette douleur et l'échec de toute écriture. La blessure est ce cristal sombre, un tunnel bleu qui s'ouvre dans le crâne, dont on ignore tout (un cristal se définit par ses plans de symétrie, ou *miroirs*, et son *système* de cristallisation : le vocabulaire scientifique est souvent source d'images très riches), une antichambre de l'aventure intérieure, et d'où l'on revient meurtri, heureux si l'on en ramène quelques signes pour la page blanche, cette neige terrible, envoûtante, qui pousse à la morsure et glace en même temps, et pour laquelle tous les forfaits sont permis – dans l'espoir que les portes du tunnel bleu se rouvriront.

Comme pour boucler la boucle, je retrouverai la métaphore du sang chez Durrell, dans l'extraordinaire maldororien *Zéro* de 1939 : « le tourbillon du langage monte dans ma gorge comme une molle boule de sang ».

20 janvier 1977

Le soin que je mets ici à manier les concepts tient au postulat dont relève tout journal intime : *je suis ce qui m'arrive*, donc ce qui m'arrive doit être dit. Villiers de l'Isle-Adam : « je ne suis peut-être qu'une parole ; je ne dois tendre qu'à me prononcer, le reste ne me regarde plus. » Qui n'a rêvé de cet instant, kief, nirvâna ou satori, où le reste ne le regarde plus !

Je lutte aussi pour connaître cette petite mort, à tâtons, m'efforçant de consigner sans tricher visages, images et citations. Encyclopédie égoïste, grosse d'articles à tiroirs qui ne seront jamais écrits :

Hamsun à LITTÉRATURE DE L'ORGUEIL, donc du départ,

Barthes et Oshima à EMPIRE DES SIGNES, donc des sens,

Durrell à CITRONS ACIDES, donc Rimbaud à MONT TROODOS et Aphrodite à MAI 68,

Fru Thorsen à ROBE DE VELOURS BLEUET et Lisbet à Lisbet Lundquist<sup>1</sup>, donc SOURIRE,

Elewijt, le château de Rubens, à MATHEMATIQUE, donc « méditation qui participe de la réalité sensible et de la réalité intelligible, passage de l'imperfection à l'absolu, mouvement vers l'achèvement »<sup>2</sup>,

les Hébrides, « entre ciel et mer, entre lande et lacs, entre pluies têtues et vents salés », ou Mykines au vieux STEINAR DE HILDAR, « en train d'éplucher un gigot de mouton salé avec son couteau de poche »<sup>3</sup>,

M. enfin à \_\_\_\_\_, donc (approximativement) :

installée dans la rondeur ronde à caresser  
rose d'une inhabituelle confiance  
ô ma femme florale et parfois ta main sûre  
de quelles forêts tiens-tu ou de quelle île  
de quelle Histoire oubliée par nos livres simples  
dans ma vie cet enfant comme un orage en mai

Chaque article porté jusqu'au poème, enterré sinon, est une victoire sur le bruit, une étape nouvelle sur le chemin dont parle Dreyer : « tout ce qui n'est pas nécessaire bloque le chemin, ce qui bloque le chemin doit être enlevé. »

15 juin 1977

<sup>1</sup> Lisbet Lundquist interprète Mille, l'héroïne du film de Peter Refn *Violer er blå* (*Les violettes sont bleues*, d'où le lien avec la robe de Fru Thorsen, mon professeur de danois à la Commission), qui venait de sortir en salles à Bruxelles, et qui fut distribué en France sous le titre *Les danoises et l'amour* (!).

<sup>2</sup> J'avais trouvé à cette photo d'Het Steen publiée dans Le Soir un parfum très « meaulnien ».



Dans son ouvrage *Théorie de la forme humaine*, Rubens, à l'instar notamment de Léonard de Vinci, accorde une place fondamentale aux mathématiques (arithmétique des proportions et géométrie des formes simples) dans ses recherches picturales. La citation est tirée de l'*Essai sur l'unité des mathématiques* d'Albert Lautman, dont Jean Lacroix rendit compte dans Le Monde du 12 juin 1977.

<sup>3</sup> Citation tirée du *Paradis retrouvé* d'Halldor Laxness (la citation sur les Hébrides est de Jean-Michel Durand-Souffland, Le Monde du 21 mai 1977). Elle faisait écho pour moi au gras de mouton salé et longtemps conservé dans la terre que j'avais consommé aux Féroé un jour de Saint Olav.

3.7.77

En bas rampent deux, trois silhouettes  
Dans la chaleur immobile d'une fin d'après-midi dominical ;  
Les ombres grandissent la rue  
Qui, du Berlaymont, sixième étage, et par extraordinaire  
Paraît s'offrir, enfin civilisée, vivante  
- Propice au lyrisme ?  
No traffic.  
Les rares vieux pavillons qui échappent encore  
Aux chantiers de démolition des Berlaymont-à-venir  
Rajeunissent à mesure que midi s'éloigne.  
Il n'y a que la Division des Pêches et ses inévitables journalistes,  
Plongés dans *Le Canard*  
Derrière les vitres sombres,  
Qui travaillent.  
Ailleurs la ville est en famille  
En ce dimanche soir d'été.

Ce fut un grand moment,  
Et les souvenirs d'enfance remontèrent :  
C'était rentrer à la maison dans une ville du nord,  
S'inonder de la lumière oblique des vitraux dans une église du sud,  
C'était embrasser les horizons voilés d'une colline du Berkshire.

Puis, supplice de Tantale, la lumière s'évanouit.  
Les armatures d'acier et les fenêtres vides réapparurent  
Sur les façades poussiéreuses.

Bruxelles redevient  
La cité des mille-mêmes-rues.

Traduction d'un poème de Colin Bannister,  
5 juillet 1977

## UNE PETITE VILLE EN BELGIQUE

*A John Le Carré l'auteur reconnaissant*

La Fiat cabossée s'est arrêtée sans heurt dans les entrailles du parking souterrain et il a rejoint sans hâte le sillage des fonctionnaires bioniques qui programme le cœur du 200, Rue de la Loi, 1049 Bruxelles. Le courant a remonté sans bruit les quatre escalators vers le hall central où siègent les sentinelles de ce nouveau Château de Kafka.

Des bribes de conversations en une demi-douzaine de langues naissent et meurent partout à la fois, comme sur les bandes sonores des films de Tati. Nul besoin, pour les identifier, d'en suivre le fil ou de détailler les titres de la douzaine de journaux pliés proprement et symboliquement sous le bras bureaucratique. Les Italiens, trop petits ou trop grands, portent des Bata et la lunette accrocheuse sous le cheveu accrocheur. Très rarement une serviette. Par contre, les Anglais, impossible de s'y tromper, et aussi bien habillés ici qu'ils le sont mal chez eux, plient sous la leur – bourrée sans doute de sandwiches, ou de pinard. Les Hollandais ressemblent aux marchands de Frans Hals. Les Allemands sont habillés comme des Allemands, bien sûr, avec la mine sévère et légèrement tendue d'un propriétaire – qui ne tiendrait pas tant que cela à sa propriété. Les Français semblent carrément chez eux, mais restent sur le qui-vive malgré les apparences. Tout en eux trahit l'*Ecole Nationale* – ou son absence, selon le cas. Les Irlandais, rieurs et ouverts, ont l'œil brillant de l'aventurier qui a réussi, bien mieux acclimaté que les Britanniques...

Et les femmes – des légions de femmes. *Haute couture* ou, plutôt plus coûteuse, anti-*haute couture*, voire *haute* tout court. Élégants escarpins. Avec une démarche subtilement provocante, qu'elles doivent aux regards connaisseurs et libérés qui les suivent partout. Et la mêlée ouverte des bouffées de Chanel, Revlon, Lancôme... contre les molécules artificielles de l'air conditionné.

Tout cela d'un coup, avant l'habituel « je-suis-d'ici » de la carte de service éclair et, l'instant d'après, le plongeon dans les ascenseurs computerisés qui procèdent sans enthousiasme à leurs migrations verticales tout au long du long jour. Le temps d'ajuster votre cravate et c'est à nouveau le monde du Berlaymont. Echec ou succès garanti, selon l'ascenseur choisi. Lequel des quatre couloirs des quatre tentacules de cette pieuvre à treize mi-étages est-ce cette fois-ci ? Stevin ? Non, bon Dieu, c'est Archimède... Arrêtez de suivre d'étranges oiseaux dans d'étranges ascenseurs et concentrez-vous. Autrement dit, tournez en rond autour du cylindre central. Pénétrez dans le premier couloir, au nord. Enfin, *vous y voilà*, bloc 116-126, sixième étage.

Quelque part au loin retentit le chariot du courrier, comme dans un hôpital vide et, comme le dernier métro du soir, son bruit ne rencontre que l'écho. Devant, à mesure que le couloir rétrécit, un stroboscope d'ombres et de lumières vous attire, chaque bureau irradiant d'un quantum de lumière naturelle la pâle fluorescence de l'intérieur.

« Bonjour. Je cherche Monsieur Mordrel.

Ah, je regrette, il vous attendait, mais on vient de l'appeler à une réunion. Au treizième, bureau 33. S'il vous plaît. Au revoir. »

Merde. De nouveau le Château de Kafka. C'est-à-dire l'ascenseur, et ainsi de suite. *Toujours la même chose !*

Dehors brille le soleil d'automne. A deux pas, dans le parc, les feuilles brunissent doucement. Petit à petit, la poussière de l'été qui s'achève s'efface devant le tapis des premières feuilles mortes et, sous les pieds, les bogues de marron ramènent tout à coup à d'autres étés, d'autres images, d'autres valeurs.

Sur la rumeur sourde de la grande ville, les cris lointains des enfants qui retournent à l'école racontent une autre vie, où les rires rauques et les jets de pierre remplacent les manœuvres subtiles et les coups infiniment moins loyaux de la table ronde. Des travailleurs espagnols se battent avec des marteaux piqueurs grands comme eux. Et sous la ramure profonde, dix Belges que l'été bronza – des commerçants marseillais ? – sacrifient à la mode de la pétanque. Une escouade de vieilles dames, sans doute les concierges des immeubles *d'à côté*, débattent avec acharnement des affaires de leurs locataires, tandis que leurs chiens galeux s'attaquent aux ombres et conjurent les visions du carnage qu'ils ne manqueraient pas d'infliger au chœur indestructible des chats du voisinage, s'ils n'en avaient pas juste ce qu'il faut de peur.

Sur tout cela plane l'incroyable présence de l'arc de triomphe du Cinquantenaire, à l'image des rêves coloniaux de la milice d'un petit pays qui fut le puissant d'un jour, et sous lequel se tapit sûrement encore un orgueil féroce dont pas même Waterloo ne vint à bout. On en retrouve la trace dans l'élégance ostentatoire des boulevards, l'incessant va-et-vient des tramways et l'autorité subtile avec laquelle des milliers d'Hercule Poirot insinuent leur Citroën dans le labyrinthe des ruelles de la place Rouppe ou s'engouffrent dans le passage de la place Louise, qu'on découvre dans une débauche de lumière rouge et jaune.

Place Rouppe se trouve *Le Père Jean*. Près de la place Louise, *La fringale*.

Au *Père Jean*, chaque plat vous fait fermer les yeux d'extase, comme seule sait le faire la cuisine française. Ici, le potage rend l'apéritif parfaitement superflu. Ici, le soupçon d'ail n'est vraiment qu'un soupçon, au contraire des cargaisons typiques d'outre Manche. Ici, mais parfois seulement et sans raison apparente, la *réserve du patron* fait partie de ces vins qu'un Anglais ne peut se procurer pour moins de cinq livres. Ici, la *crème caramel* flatte le palais avec une délicatesse qui bannit le vin râpeux et dissipe la fatigue nerveuse d'une journée au Berlaymont.

A *La fringale*, la nourriture est fraîche et correcte, sans plus, mais une étoile sillonne la salle. *Madame* est une Edith Piaf de femme, qui travaille de sept heures et demie du matin à minuit mais rayonne de vitalité et accueille chaque client comme un ami.

Planètes scintillantes que ces deux-là, au firmament desquelles, même s'il passe de plus en plus, à l'image de l'*Art Nouveau* (et sombre parfois, comme rue Stalingrad, Gare du midi ou Place Rogier, carrément montées en graines), s'inscrit le credo tout simple des Bruxellois : on ne vit qu'une fois, quoi qu'en disent les journaux et les étrangers.

Voilà deux sommets du triangle bruxellois. Le troisième se cache quelque part sous les casquettes à longue visière des forces de l'O.T.A.N. De toute façon, après *Le Père Jean* ou *La fringale*, il n'est plus dans le coup – si cela pouvait être vrai, comme nous serions heureux !



Quant à ce que je fabrique ici - une autre fois. Entre temps, je reprendrais bien une *crème caramel*, s'il vous plaît.

« Et une bière, sans moustache.

- Comme en Angleterre, Monsieur ? »

Là-dessus, un clin d'œil.

Sans moustache, oui, mais comme en Angleterre, jamais ! Une *Stella* ne peut prétendre égaler une *Whitbread*.

Traduction du texte de Colin Bannister,  
« A small town in a small town »,  
7 juillet 1977

## INSTANTANES DE BRUXELLES

*Le contexte pour moi, c'est Bruxelles, une ville différente, bizarre. C'est une certaine originalité faite de grotesque, de tristesse, d'inefficacité, c'est aussi le moyen d'avoir un certain regard sur les choses, plus lent, plus profond, un peu figé peut-être.*

William Cliff

Une motrice dans le petit matin flou de la gare du Midi.

Face au Berlaymont, l'îlot insalubre de la rue de Toulouse fait vaisseau, quelque vieux tramper turc prêt à appareiller, au quai livide des immeubles neufs.

La nuit. Du sommet de la rue d'Arenberg, la façade illuminée de la cathédrale Saint-Michel, percée de feux rouges et, au niveau de la rosace, du point très blanc d'un réverbère, relayé plus haut par la lune muette.

Ambiorix à cheval, de dos, chauve, torse nu, devant la perspective rose et blanche de l'avenue Palmerston.

Le pavillon européen dans le soleil de midi, éclatant sur le mur de verre du Brussels Europa Hotel.

Dans la brume de dix-huit heures, sortie des bureaux, premiers néons, le tremplin du boulevard Léopold II, vers la basilique du Sacré-Cœur : une image retournée de l'Histoire.

Parc du Cinquantaire : l'extase des statues, un match de football sous l'architecture impossible du Musée de l'Armée.

Pour Tour Eiffel, le Manneken-pis.

La rue Stévin livrée aux défonceuses : sous la pluie immobile de mes poèmes d'adolescent, entre les pavés, ces rails de tramway qu'on arrache sont une image de guerre civile (Russie, Irlande, Espagne).

Quelques monuments syldaves : le Palais du Roi, le Théâtre royal de la Monnaie, la maison communale de Saint-Josse et son « bureau des inhumations », les services généraux du Ministère de l'Agriculture, square Henri Frick, le pavillon du Jardin Botanique, devant le Hyatt Regency Brussels, le Musée d'Histoire Naturelle et, 35 rue Le Corrège, une villa *Fleur de lotus* plus vraie que l'originale.

Plongée, de mon bureau, sur deux policiers de la route, cuir noir, casque blanc, en faction devant le verre fumé et le marbre noir de la RVS, 71, rue de la Loi.

Maisons éventrées au pied du Conseil, avant l'orage.

Les arbres du square Frère-Orban, pour ce petit matin radieux de juillet où j'abordai Bruxelles, la réduisant alors aux travailleurs de l'aube, aux restaurants grecs de la gare du Midi et aux marchands de timbres de l'avenue de Stalingrad.

Parfois Bruxelles est brouillard. Soie fraîche, monde futur.

Place Louise, un début d'après-midi grisâtre, la dentelle des chaises et des tables des terrasses vides et le muguet des vieux réverbères. Au bout de la perspective de la rue des Quatre Bras, le monument élevé « à la gloire de l'Infanterie belge » et, bleutés, le dôme de la basilique de Koekelberg et l'histogramme de la ville faubourienne.

Chaque passant de la Toison d'Or, chaque vitrine, agressifs, ostentatoires, appellent l'objectif, la photo à plat, qui dispose les signes de la vie sans en donner la clé. Le maquillage à ce point est de l'art. Pour manifester, la monumentale sculpture grasse de la banque Bruxelles Lambert.

Lever les yeux : la licorne de l'International Westminster Bank se détache sur le ciel, entre les flèches noires de la cathédrale Saint-Michel ; un Périclès pensif, 60, rue Michel-Ange ; la plaque commémorant le passage de Byron, 51, rue Ducale, où il écrivit les strophes du troisième chant de Childe Harold sur la bataille de Waterloo :

*There was a sound of revelry by night,  
And Belgium's capital had gather'd then  
Her Beauty and her Chivalry, and bright  
The lamps shone o'er fair women and brave men.*

Rue Treurenberg, la bonneterie Clochette et, plus bas, la plaque de marbre de l'  
INSTITUT NATIONAL DE STENOGRAPHIE  
FONDE EN 1897  
DIRECTEUR JULES MEYSMANS  
(avec en-dessous une transcription – très aérienne - en sténo)  
avant qu'on achève de le détruire.

Axialement symétriques (mais par hasard), la cathédrale Saint-Michel, où s'achève le boulevard Pacheco, et l'église Sainte-Marie, d'où part la rue Royale.

Camionnette des Glaces Roma : parfait Mandarin, sorbet Négresco...

Un déjeuner au Fiasco, sous une reproduction de Greuze et des assiettes crétoises, et sur les musiques de *Limelight*, de la *Rhapsodie suédoise* et de *La vie en rose*.

Par temps jaune, la Bouquinerie de Saint-Gilles. La mémoire ici jaunit, mais s'acharne à conserver le dernier mot. Image de boulimie, non d'avarice. Ce pourrait être l'antre d'un vieil écrivain surréaliste qui a tout lu, comme Louis Scutenaire, et n'a pas oublié ces « excellents auteurs de tous les temps que sont, par exemple, Henri Carton de Wiart, Horace de Saint-Aubin ou Emile Bayard ». Je pense à l'apostrophe de Laforgue : « infini, montre un peu tes papiers ! »

Le paysan de Bruxelles.

## LA JEUNE FILLE EN ROUGE DU GROENEREI

Il y a un très beau passage, un peu étrange, dans *Bruges la vive*, où Dominique Rolin décrit sa rencontre avec une jeune fille dans la cité flamande. « Egarée dans un labyrinthe de ruelles aux pavés pointus » du côté du Quai vert, le Groenerlei meelbrug (« ce que je peux aimer ce vocable flamand pour sa juteuse consistance maraîchère ! »), elle ne voit d'abord que le dos d'une « fille aux cheveux blonds nattés haut sur la nuque », à qui demander son chemin. Quelque chose se passe entre les deux femmes lorsque l'adolescente se retourne pour lui répondre, un fragment de temps immobile, comme si elle avait l'intuition d'avoir un rôle à tenir, auquel elle se prête avec grâce. Dominique Rolin s'attarde alors sur « son cou très long, très blanc, très nu » et « sa robe écarlate à longues manches » avant de reconnaître en elle la *Sainte Catherine* de Memling, qu'elle avait projeté d'aller visiter dans la soirée : « voici qu'elle prenait les devants : elle avait quitté le cadre de sa fête mystique afin de m'offrir une leçon de non-histoire ». Elle comprend alors que la jeune fille en rouge a définitivement forcé son imaginaire : « Elle reviendrait au premier plan tôt ou tard. Mieux éclairée, plus sage et plus pensif, abritant sous les plis vigoureux de sa robe l'âme enfin fixée de Bruges ».

*L'âme enfin fixée de Bruges...* Jadis dans l'impatience de Lisbet, et plus tard avec M., aujourd'hui bousculé par les violents rendez-vous de ma dernière nuit bruxelloise, je me suis souvent retrouvé sur ce Quai vert, près de la halle aux poissons, à la recherche ou dans le souvenir de jeunes filles en rouge, dans une sorte de bonheur triste. J'ai le sentiment d'y avoir fait les mêmes rencontres que Dominique Rolin, adolescentes en robes gitanes et jeunes femmes de Memling, « parées autant pour l'amour que pour la méditation ou le vide », et de les avoir décrites avec des accents proches. Autant qu'à elle, cette ville fabricante d'écriture m'appartient.

10 juin 1996

## L'ETONNEMENT DU SILEX

C'est à Eben-Emael que la Meuse devient Maas. Le lieu est connu pour son fort, qui rappelle que l'Allemagne (Aachen) est à trente kilomètres à vol d'oiseau. Mais c'est aussi là que Robert Garcet, un facteur Cheval belge tombé dans la potion magique de la Bible, a construit son musée du silex, dans une tour surmontée par les quatre cavaliers de l'Apocalypse.



La photo du journal, saturée de noir, montre une construction en meulière blafarde au milieu d'un bois de bouleaux nus. Elle illustre un article sur l'exposition du palais des Beaux-Arts consacrée à la *Belgique visionnaire* : « le monde ici se crée, nous explique Elisabeth Lebovici, à partir du rêveur démarqué et de l'expression excentrique ». Mais la photo aurait suffi à me dire la singularité du pays – sans doute parce qu'elle est la sœur des photos à gros grain du *Soir* (le square du Petit Sablon sous la neige, Het Steen, l'ancien château de Rubens et d'Hélène Fourment à Elewijt...), qui me faisaient rêver lorsque je vivais à Bruxelles, et de certaines vignettes crépusculaires d'Hergé : la villa Rayon de soleil de Falaizy, dans *L'oreille cassée*, ou celle du Professeur Bergamotte, dans *Les sept boules de cristal* (dont on sait que le modèle est une villa de Boisfort qui avait été réquisitionnée par les SS... S'agissant de la Belgique de Tintin, je me demande d'ailleurs si la caricature qu'Hergé donne de l'opéra avec la Castafiore n'est pas un pied de nez à l'histoire de son pays, né en 1830 au Théâtre de la Monnaie, au troisième acte de *La muette* de Portici, sur le grand air des Napolitains révoltés contre les Espagnols) – je pense aussi aux traits gras de Raymond Reding, et particulièrement aux séquences du Zwin dans *Jari et le plan Z* : « le Zwin que la nuit enveloppait, le Zwin irréel, plein de bruissements mystérieux, le Zwin où nos deux amis s'enfonçaient, ignorant que des pas griffus suivaient exactement leurs traces... »



Et peut-être plus sûrement encore parce que le silex m'apparaît comme une métaphore parfaite de la façon dont Bruxelles et la Belgique (B.) m'ont été révélées. La description du vieux Bertin de géologie vaut tous les discours : « Le silex se trouve en masses irrégulières, mamelonnées, appelées *rognons*. La surface de ces rognons est blanchâtre. A l'intérieur, le silex est blond, brun ou presque noir. Un rognon de silex, mis dans un feu vif, éclate (*étonnement* du silex) et se brise en multiples morceaux anguleux et tranchants, qui projettent des étincelles quand on les frappe. Cette propriété remarquable fait du silex une *Pierre à feu*. »

Avril 2005

## REPERES

<b>B.</b>	janvier 2005
BRUXELLES, BELGIQUE	août 1976 – sept. 1977
<i>Après les effusions contenues</i>	
<b>23, RUE BODUOGNAT</b>	
<b><i>Me voici pareillement nu</i></b>	
<i>Je marche dans Bruxelles</i>	
<b><i>Lundi matin ténébreux</i></b>	
<i>Cela a commencé comme d'habitude</i>	
CHANTER, C'EST PAS VIVRE	
<i>Je viens de conduire Rémy à l'aéroport</i>	
CARYN, CAPITALE DE L'ENFANCE	
<b><i>Le parfum du cacao Côte d'or</i></b>	
<i>Jeudi midi</i>	
<i>Mon art poétique</i>	
<b>LET'TRE D'UN EUROCRATE</b>	
<b>SANS TITRE</b>	
<i>Etrange pays</i>	
<i>Le paysage du T.E.E.</i>	
TEA TIME	
POP CLUB	
<b><i>Le soin que je mets ici</i></b>	
<b>3.7.77</b>	
<b>UNE PETITE VILLE EN BELGIQUE</b>	
<i>Combien de fois prendrai-je encore le T.E.E.</i>	
<i>De l'importance de dire la poésie</i>	
POUR EN FINIR AVEC LA CONJURATION DES CHAISES PERCEES	
<b>INSTANTANES DE BRUXELLES</b>	
<i>Dix-sept heure trente-cinq</i>	
LET'TRES A MR ET MME MISRAHI	juil. 1983 – avril 1990
<b>LA JEUNE FILLE EN ROUGE DU GROENEREI</b>	juin 1996
<i>Le Berlaymont</i>	juin 1996
<b>L'ETONNEMENT DU SILEX</b>	avril 2003
ET JE PENSE A ZEEBRUGGE...	avril 2013
LA COULEUR DU PORT D'ANVERS	novembre 2017